1900 AOUT II. — NUMÉRO SPÉCIAL : LA DANSE A L'EXPOSITION N° 40

LE THÉATRE

IRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines.

PUBLICITÉ : DUHAMEL et COMMUNAY, seuls concessionnaires 19, Boulevard Montmartre.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an. 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an. 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.



Cliché Boyer.

PALAIS DE LA DANSE. — Mlle CHRISTINE KERF. — *La Cigarière. — TERPSICHORE*

LE THÉATRE

N° 40 **LA DANSE A L'EXPOSITION** Août 1900 (II)



Cliché Boyer.

Palais de la Danse. — *L'HEURE DU BERGER.* — *L'Automne Provençal*

Mlle Aïda Boni. — L'Heure du Berger

LA DANSE, par M. Henry Fouquier. — *LE PALAIS DE LA DANSE*, par M. René Maizeroy.
LE THÉATRE DE LA LOÏE FULLER, par M. Arsène Alexandre.

HORS TEXTE EN COULEURS :

MADEMOISELLE VALENTINE PETIT. — Visions nocturnes. — Le Papillon.
MADEMOISELLE YVONNE DETHUL. — Terpsichore.

LA DANSE



De tous les spectacles que l'Exposition offre à la curiosité publique, ceux dont l'intérêt a été le moins contesté sont certainement ceux où est intervenu l'art de la danse. C'est que la danse parle aux yeux et est une sorte de chanson de geste universellement comprise de tous les peuples. Et ceci, dans tous les temps et dès les origines du monde. « La danse est un langage. » C'est là une parole de Lamennais qui, tout abbé qu'il ait été, aimait avec passion les exercices du corps, surtout l'escrime et la danse, et fut tireur d'épée et valseur émérites. Et le langage du geste a exprimé toutes sortes de pensées, souvent très sévères et très élevées.

Je ne saurais ici, quand même j'aurais la compétence pour le faire, essayer de donner même une esquisse rapide de l'histoire de la danse. Cet art a été étudié dans un grand nombre de livres et de traités dont on pourrait former toute une bibliothèque. Il suffit de rappeler que la danse a été longtemps un art sacré, qui intervenait dans les cérémoniee du culte des Dieux. Les Hindous, les Hellènes, les Perses, les Égyptiens, les Étrusques dansaient dans les temples ou pendant les fêtes religieuses en plein air. Cet usage existait également chez les Hébreux, et on sait que le roi David se fit d'abord remarquer par sa bonne grâce à danser devant l'Arche d'alliance. Ce qui est moins connu, c'est que l'usage de la danse comme rite religieux passa de l'antiquité dans le christianisme naissant. Il y eut des couvents où l'on dansa pieusement. Certains commentateurs veulent même que, dans le Sacrifice de la Messe, les allées et venues de l'officiant à l'autel, les évolutions et les génuflexions des servants soient demeurées comme un reste traditionnel des antiques danses sacrées.

En outre des danses sacrées, il y avait les danses guerrières, qui existent encore chez nombre de tribus sauvages, aussi bien chez les nègres que chez les Peaux-Rouges. Égyptiens, Perses et Grecs en firent passer la tradition à Rome, qui eut ses collèges de prêtres guerriers et danseurs, comme le sont, dans le monde musulman, les derviches. La farandole provençale, la vraie farandole, qui est dansée exclusivement par des hommes et qui est une danse très grave, est certainement une danse de prêtres guerriers. Il y a même eu, dans notre temps, un essai de danse scientifique. Les « Pères » Saint-Simoniens, à Ménilmontant, dansaient devant la foule une espèce de quadrille qui rappelait et expliquait les évolutions des astres. Le grand musicien Félicien David avait écrit la musique de cette danse des astres. Peut-être aurait-on pu, à l'Exposition, nous donner, en tableaux animés, cette histoire générale de la danse ?

Mais, depuis bien longtemps, dans nos civilisations, le « langage de la danse » s'est restreint et limité. Il n'est plus question de danses religieuses ou guerrières. Cet art n'exprime plus que des sentiments très simples : la joie, l'amour et la volupté. Il est vrai qu'il les exprime de cent façons très diverses, depuis la respectueuse galanterie du menuet aux belles révérences jusqu'au déhanchement provocant et cynique de la danse espagnole, de la danse du ventre qui, de tunisienne, s'est faite montmartroise, et au cancan français, exaspéré dans le « chahut » des faiseuses de grand écart.

De ces danses contemporaines, qui se limitent à l'expression de la joie, de la galanterie ou de la volupté, on trouve des échantillons variés dans les spectacles de l'Exposition. Ces danses nationales nous sont, d'ailleurs, presque toutes connues par les ballets d'opéras qui nous les ont fait voir, dansées avec infiniment d'adresse et de perfection. Nous connaissons la gigue des Anglais et la danse des paysans russes, sorte de gigue qui s'exécute par des danseurs accroupis, et qui sont, l'une et l'autre, des danses expressives de la joie populaire. Il en est de même de la tarentelle italienne, où il entre déjà infiniment plus d'art et de bonne grâce. L'Allemagne s'enorgueillit de la virtuosité de ses valseurs. Alfred de Musset souhaitait qu'une duchesse en France

Sût valser aussi bien qu'un bouvier allemand.

Son vœu est accompli, je pense. Car, même en étant de simples bourgeoises, nos jeunes femmes valsent à ravir, et la valse pourrait bien passer pour être notre danse nationale, à l'égal du cancan des bals publics et des petits théâtres, gâté par une obscénité plus grossière que voluptueuse.

La danse d'expression voluptueuse, hardie, mais n'allant pas jusqu'à la grossièreté, est, par excellence, la danse de l'Espagne. J'ai, pour cette danse, une grande et passionnée admiration, alors surtout qu'elle est dansée sans atténuation, telle que la dansent les femmes d'Andalousie. Elle est très bien représentée à l'Exposition. Je n'en dirai pas autant des danses d'Orient. On n'a pas permis aux almées d'Égypte de nous montrer (je conviens que c'était difficile) la délicieuse églogue de la danse de l'abeille. Il a fallu se contenter des exercices accomplis avec des bouteilles et des verres, qui manquent d'art et de beauté. Je regrette l'absence des danseuses de Java, de ces délicieux petits bronzes animés, dont la danse lente et hiératique sortait, certainement, du fond de quelque temple d'idole mystérieuse. L'art de la danse dans l'Extrême-Orient n'est représenté avec éclat que dans le Théâtre Japonais, par une artiste admirable, mais qui est surtout une tragédienne et une mime. Et c'est au Palais de la Danse, avec ses ballets modernes ou rétrospectifs, que la danse est surtout belle en des représentations charmantes et dont nous donnons les plus heureux spécimens.

HENRY FOUQUIER

Dans le numéro 38 du *Théâtre* (juillet II), notre collaborateur René Maizeroy a parlé d'une *chanson animée* : Les Trois Mousmés, qu'on voit et entend à la Roulotte. Ce n'est point une chanson animée, mais un acte lyrique. Les auteurs, MM. Félicien Champsaur et Scrive, nous demandent de le dire et nous n'y voyons nul inconvénient.

La Direction.



Cliché Boyer. CASSANDRE (M. Waltas) — ARLEQUIN (Mlle Marthe Bruzeau) — COLOMBINE (Mlle Amélia Costa) — PIERROT (M. Ferrenbach) — Décor de MM. Orazi & Moisson.

TERPSICHORE. — Italie

LE PALAIS DE LA DANSE

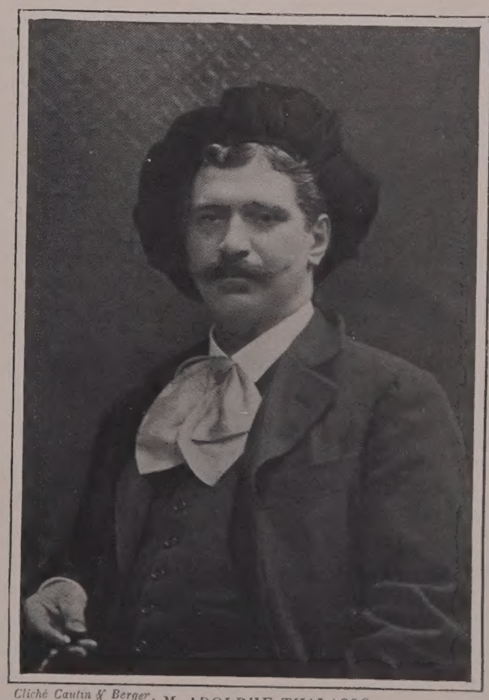
TERPSICHORE



Cliché Cautin & Berger. M. LÉON POUGET
COMPOSITEUR DE « TERPSICHORE »

C'est au milieu de cette Rue de Paris, que l'on prendrait, la nuit venue, pour quelque allée de foire à la lisière d'un parc, avec ses tréteaux éclaboussés d'aveuglante lumière, ses baraques coquettes, ses tintamarres de parades, ses arbres où s'épanouissent les fleurs de feu des lanternes vénitiennes, un pavillon blanc comme une jupe de ballerine, et où des groupes de plâtre allégorisent les galantes révérences de la Pavane et du Menuet, un joli théâtre de Cour comme en avaient, au temps où Stendhal pérégrinait à travers l'Italie, les petites Altesses Sérénissimes et qui semble avoir été construit et paré pour encadrer des fêtes galantes, pour évoquer la douceur insoucieuse du Passé.

Vous y verrez, en des costumes aux teintes exquises, tout un vol de danseuses blondes ou brunes, papillons légers de jour et de ténèbres, que l'on a choisies entre mille pour



Cliché Cautin & Berger. M. ADOLPHE THALASSO
AUTEUR DU LIVRET DE « TERPSICHORE »

être le plaisir des yeux. Vous y ferez, au fond d'un fauteuil, le voyage le plus charmant qu'il soit possible d'entreprendre vers l'Ailleurs, sans avoir une seconde d'ennui ou de lassitude. Vous y retournerez comme nous y sommes retournés, pour la plupart, ainsi qu'à un cabaret où l'on ne sait si les lèvres riantes de l'hôtesse ne vous grisent pas mieux que la mousse de son petit vin blanc.

Deux ballets, que régla merveilleusement, selon son habitude, Madame Mariquita, en composent tour à tour le principal spectacle. *Terpsichore*, où collaborèrent, pour la musique, M. Léon Pouget, un jeune musicien de talent dont il convient de retenir le nom, et M. Adolphe Thalasso pour le livret ; *l'Heure du Berger*, où M. Ganne écrivit une partitionnette de délice sur un spirituel poème de MM. Arman de Caillavet et Robert de Flers.

Parlons d'abord du premier.

* * *

Des sonneries triomphales, des strideurs de cuivres annoncent aux peuples qu'attira la Foire du Monde le Jeu de grâce et de beauté auquel les convient les neuf Sœurs, les divines Piérides, et dont le laurier d'or sera le prix.

Et le décor change aussitôt, les quais de Londres apparaissent noyés dans une brume bleuâtre.

Des matelots avinés tanguent de droite et de gauche comme des chaloupes sans gouvernail sur une mer démontée, se bousculent, chavirent, se querellent, aguichés par les rires et les gestes moqueurs des passants, troublent la promenade dominicale d'une famille de cockneys. Offusqué, le père s'apprête à ouvrir sa Bible et à faire quelque interminable prêche sur la tempérance et les vertus domestiques lorsque, hors de la taverne voisine, agiles, bruyantes, espiègles, un peu parties, les jupes aux doigts, se rue comme une demi-douzaine de poupées blondes qu'un coup de baguette aurait animées.



Cliché Boyer. — L'EXPOSITION (Mlle Mercédès) — LA RENOMMÉE — TERPSICHORE (Mlle Dupré) — LA PANTOMIME (Mlle Rapalino) — *Décor de MM. Orazi & Moisson.*

TERPSICHORE. — Chez Terpsichore

Et les gigues succèdent aux gigues.

Le décor change.

Parmi les bosquets de lauriers-roses dont les grappes de fleurs se tendent aux suprêmes clartés comme des lèvres amoureuses, à l'ombre de la colline sacrée où l'Acropole éternise la gloire de Pallas Athéné, la flûte de Pan décourage les rossignols, les crotales et les guzlas strident ainsi que des sauterelles, les moissonneurs et les moissonneuses célèbrent la fête auguste du Blé, comme aux soirs d'églogue où chantait le divin Théocrite. Et



Cliché Boyer. LA MÈRE (M. Waltas) LES ENFANTS Mlle SEAFORD Mlle CHARPENTIER Mlle ELAERTS Mlle CAMOZZI Mlle DARLING *Typogravure Goupil, Paris.*

TERPSICHORE. — ANGLETERRE. — GIGUE DES NOUVELLES SŒURS BARRISSON

aérienne, imprégnée de toute la splendeur de l'Été, pétale léger qu'emporte la brise marine, colombe qui n'effleure le sol que pour reprendre son essor à tire-d'aile, puis, Mnémosyne plaintive, émouvante, qui tend les bras en un geste de douleur et d'espoir, vers le temple en ruine, solitaire, silencieux, déserté, que le soleil couchant enlinceule d'or et de pourpre impériale, s'élance et danse à miracle Mademoiselle Yvonne Dethul.

Cependant, sur un ciel livide de neige, se précise peu à peu la silhouette lointaine et vénérable de Moscou, dômes de basiliques couverts d'une housse blanche, architectures massives de palais, lignes monotones de remparts. Et, vêtus de souquenilles d'un bleu déteint, coiffés d'une casquette de moujick, l'écuelle et le peigne à la ceinture, les mollets emmaillotés et sanglés, d'énormes sandales de paille tressée aux pieds, les Skopinoff rivalisent de bouffonnerie et d'adresse malicieuse en des danses barbares et millénaires.

Trapus, musclés, élastiques, les hommes suggèrent la pensée de ces Kobolds fabuleux qui gardaient jalousement les trésors de la terre, qui se plaisaient à jouer de mauvais tours aux voyageurs égarés et s'ébattaient, la nuit venue, dans l'immensité des



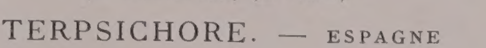
Cliché Boyer.

JEUNE FILLE GRECQUE (Mlle Wills) — JEUNE FILLE GRECQUE (Mlle Dovetti) — JEUNE FILLE GRECQUE (Mlle R. Valy) — CHEF DES KLEPHTES (M. Zenisek) — JEUNE FILLE GRECQUE (Mlle Mochino)

TERPSICHORE. — Grèce : *l'Enlèvement*

landes. Entre leurs paupières bridées luit une flamme verdâtre d'alcool. Ils ont de grosses lèvres lippues et narquoises et des cheveux plats collés aux tempes comme par du suif. Ils sautillent pesamment comme des crapauds le long d'une berge vaseuse de rivière, tournent sur place avec une vitesse de toupie qu'aurait lancée quelque main vigoureuse, accentuent leur laideur par de promptes déformations de visage qui les rendent pareils aux mascarons grotesques des vieux ponts. Ils simulent de hideuses infirmités, contrefont les cagneux, les culs-de-jatte, et les épileptiques, oscillent sur les talons, martèlent le plancher, jusqu'à ce qu'ils soient à bout de souffle, scandent leurs pirouettes clownesques de cris gutturaux, s'interpellent, se défient, s'accompagnent d'instruments bizarres, balalaïka aux vibrations acides, accordéon minuscule, triangle, tambourin à grelots.

Les femmes surchargées de colliers et de bijoux, perles fausses démesurées, turquoises gravées, pierres multicolores de sortilège, ont quelque chose de puéril et d'inquiétant. On dirait qu'après le pillage d'un riche couvent, elles se partagèrent les ex-votos de gratitude qui ornaient les icônes protectrices, les chapes et les dalmatiques que de pieuses mains avaient brodées et orfévrées, qu'elles y taillèrent leurs robes et leurs tabliers. Un mouchoir de soie, négligemment noué sous le menton, voile à dessein les contours de la nuque et du cou. Dans le retroussis de la jupe, de petites bottes de cuir rouge fringuent, piaffent, semblent en attente d'une chevauchée de conquête. Leur regard



Cliché Boyer. *Typogravure Goupil, Paris.*

DEMOISELLE D'HONNEUR (Mlle Viscusi) — LA CIGARIÈRE (Mlle Christine Kerf) — LE TOREADOR (M. Viscusi) — DEMOISELLE D'HONNEUR (Mlle G. Bertrand)

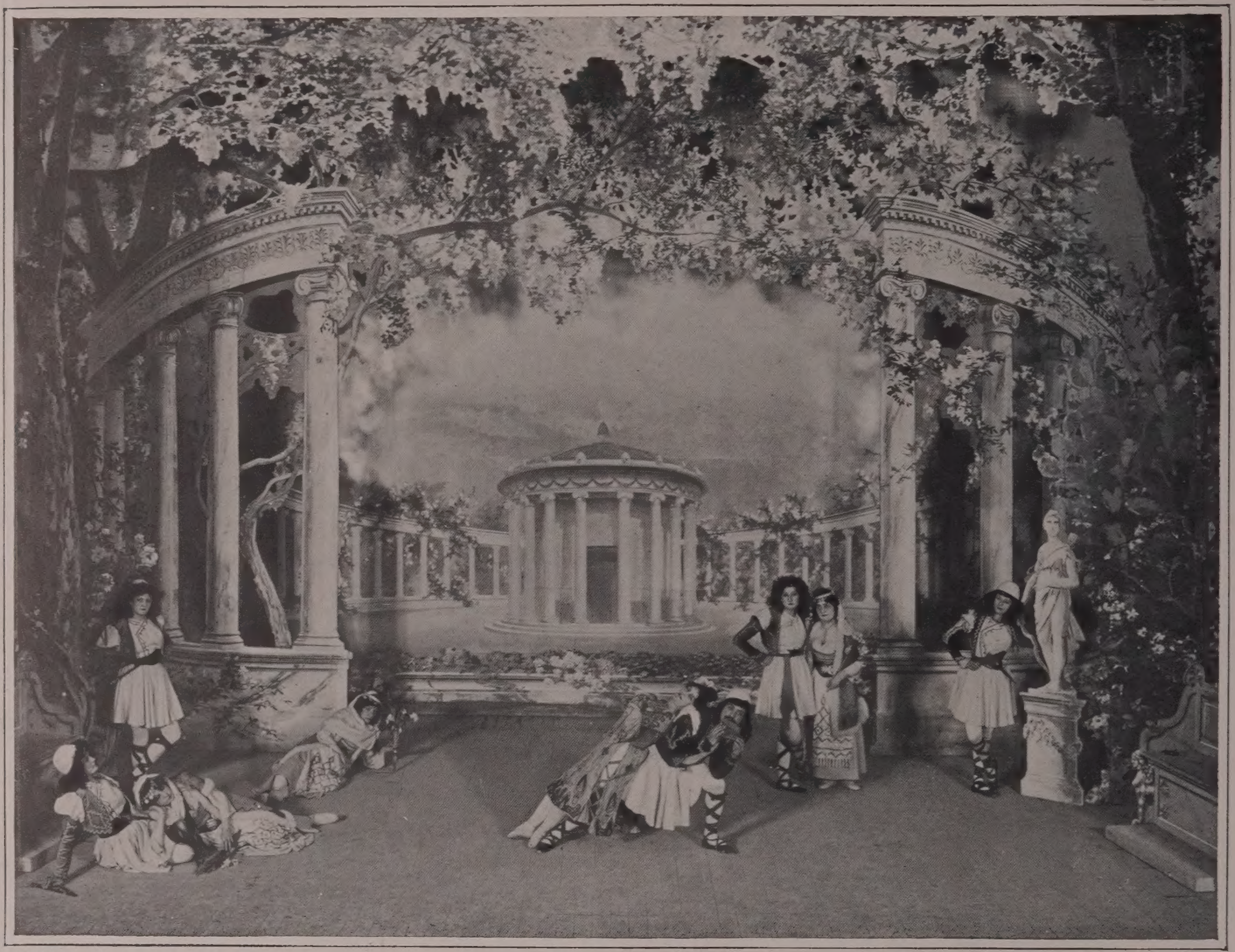
TERPSICHORE. — ESPAGNE

insolent et provocant pétille, cherche, choisit, vise les yeux d'autrui, leur décoche des flèches de feu. Elles rient sans trêve comme si elles avaient bu un peu trop d'eau-de-vie de grain. Des dents de louveteau brillent dans leur bouche humide et charnue. Elles cabriolent, se déhanchent, se convulsent, s'offrent à d'imaginaires caresses, entrent en une sorte de transe voluptueuse où la gorge s'érige, tressaille, frissonne comme l'eau d'un lac que fouetteraient de brusques cinglées de vent.

Et l'on songe à des jours tragiques de sang et de désastre, à quelque tumultueuse orgie de Mogols au milieu des tonneaux défoncés, des têtes amoncelées les unes sur les autres comme des piles de boulets, alors que Timour-Lengh, le borgne terrible, ordonnait aux prostituées et aux bateleurs de réjouir toute une nuit ses hordes lasses de massacrer les peuples et d'incendier les villes.

Voici maintenant dans des fluidités glauques, mystérieuses de clair de lune, la cour mauresque, les arcades graciles du Généralife, où s'arrêtent, pailletés et passionnés, les joueurs de guitares et les belles cigarières qui conduisent au gîte d'amour de nouveaux mariés.

L'époux, dans la veste étincelante de torero et les culottes de satin blanc qui moulent et révèlent la sveltesse harmonieuse d'un corps de mime antique; l'épouse désirable, flexible, nacrée dans sa toilette nuptiale et dans la mantille de dentelles qui enveloppe son front d'une ombre incertaine, qui donnent à son regard on ne sait quelle langueur prometteuse, coquètent un instant, se respirent à pleines narines dilatées, se penchent comme pour se mirer l'un dans l'autre.



Cliché Boyer. Mlle LEROYER Mlle SCHMIDT XANTHI (Mlle Mochino) DAPHNIS (M. A. Viscusi) UN PATRE (Mlle Marthe Bruzeau)

TERPSICHORE. — Grèce : *Danse Ionienne*

Il touche au seuil de la félicité suprême. Il frôle presque de ses lèvres la bouche adorée qui s'épanouit comme un œillet. Elle paraît ne plus avoir même la force d'éployer son éventail, ferme à demi les yeux, feint de se soumettre, de céder aux prières qui l'implorent et s'agenouillent, de se livrer, et, d'un coup de hanches et de nuque, d'un brusque essor farouche, se reprend et se défend, s'envole plus loin, glisse, rusée, insaisissable, alliciante, capricante, entre les doigts de fièvre qui croyaient déjà l'emprisonner et la posséder.

Drapées dans leurs longs châles où sont brodées de grandes fleurs rouges et jaunes, comme folles de luxure, elles aussi, essaim obsesseur de cantharides qui avive et qui exacerbe le supplice du désir, les compagnes de la nobia la suivent pas à pas, la brûlent de leur chaude haleine, rampent dans le sillage de ses jupes, l'aiguillonnent de leurs clameurs rauques et aiguës, de leurs battements de mains frénétiques.



Cliché Boyer. Typogravure Goupil, Paris

PALAIS DE LA DANSE

VISIONS NOCTURNES. — LE PAPILLON

Mlle Valentine Petit



Cliché Boyer. — Typogravure Goupil, Paris.

DEMOISELLE D'HONNEUR (Mlle Viscusi) — LA CIGARIÈRE (Mlle Christine Kerf) — LE TORÉADOR (M. Viscusi) — DEMOISELLE D'HONNEUR (Mlle G. Bertrand)

TERPSICHORE. — ESPAGNE

Et les castagnettes crissent à se fêler, les guitares râlent, les sonnailles des panderos tintinnabulent comme au licol d'un attelage de mules qui s'emporte.

Le torero s'est rué d'un bond aux côtés de la cigarière, lui barre le passage, s'allonge, s'accroupit en une pose guetteuse de félin, agite son tambour de basque comme un tison enflammé sous la robe qui, par instants, se gonfle, a l'apparence d'une voile de tartane.

Alors, conquise enfin, lasse de prolonger cette épreuve cruelle, la farouche gitane s'écroule palpitante, se raidit pâmée dans l'étreinte victorieuse de celui que sa chair et son cœur élurent pour maître. Et sa chevelure fauve, d'où le haut peigne d'écaille s'est détaché comme une feuille morte, s'épand flamboyante, rutile, pareille aux torches d'hyménée que brandissent les gens de la noce.

O cette guaracha et cette cachucha endiablées, détraquantes, inoubliables, que le public en émoi, en adoration, redemande presque chaque soir à Mademoiselle Christine Kerf, danseuse de volupté, pire que belle, et à M. Viscusi !

Ce sont ensuite les terrasses blanches, la baie paisible de Naples, les îles enchantées qui parsèment de bouquets la mer céruléenne, un jardin qu'illumine comme d'une pluie changeante de fusées le rouge cratère du Vésuve, des troncs squameux de pins parasols égayés d'innombrables jasmins.



Cliché Boyer. Mlle CLEMENTOFF M. SKOPINOFF

TERPSICHORE. — Russie

Les fantoches délicieux de la Comédie Italienne y lutinent les petits marchands de moulages.

Pierrot exsangue et inquiet, dont le rêve est de toujours rêver, dont le cœur est dans la lune; Colombine, qui s'évade des cages les mieux closes et dont la vie est une longue aventure; Arlequin sans foi ni loi, inventeur de farces allègres, gourmet d'amour, qui force les portes quand on ne l'invite pas, caprice des filles qu'attire le fruit défendu ; le vieux birbe Cassandre, bougon maussade que chacun s'évertue à berner et à bafouer, houspille, malmène.

Et la farce s'achève en galopade de tarentelle, où les pieds infatigables, faunesques, semblent tisser la trame d'une guipure de Venise.

N'insistons ni sur le dernier tableau, le tableau parisien, une sarabande de masques et de dominos qui s'essouffle en des écarts extravagants de clodoches et a l'air de revenir plutôt du Moulin Rouge que du bal de l'Opéra, ni sur l'apothéose obligatoire.

Et je tiens à dire en terminant combien valent aussi d'être regardés et admirés les superbes et vibrants décors que peignirent M. Moisson et l'étrange visionnaire qu'est M. Orazi, évocateur de légendes d'amour et de sang, revenant d'on ne sait quels sabbats où il entrevit peut-être sur son trône d'or et dans ses vêtements sacerdotaux le Bouc aux pieds fourchus, roi tout-puissant des incubes et des succubes, les sorcières nues dont la lune rouge empourpre les croupes palpitantes et les



Cliché Boyer. DEMOISELLE D'HONNEUR (Mlle Viscusi) LE TORÉADOR (M. Viscusi) LA CIGARIÈRE (Mlle Christine Kerf) DEMOISELLE D'HONNEUR (Mlle G. Bertrand) Typogravure Goupil Paris

TERPSICHORE. — ESPAGNE

chevelures emmêlées, combien me ravirent, comme un voyage lent à travers les plus beaux paysages du monde, les projections colorées et réalisées à miracle de M. Frey, chercheur et trouveur de nouveau.

* * *

Le rideau se relève bientôt pour un intermède de rêve, les danses lumineuses de Mademoiselle Valentine Petit.

Comme au fond de quelque antre mystérieux où les reflets se heurtent et se multiplient, la ballerine a surgi, éblouissante, pareille à une torche de triomphe.

Il semble qu'un brasier intérieur la consume, que ses pieds ailés soient de métal en fusion, que ses voiles légers aient été tissés de poudres parcelles de comète, que de lointaines étoiles luisent sous ses paupières immobiles.

Avec de longs gestes d'incantation rythmiques et dominateurs, elle écarte, déchire, maudit l'éternelle ténèbre, découvre son front rayonnant, éploie le zaimph sacré qui l'enveloppe toute, et des plis agités, gonflés de frissons, des apparences de flammes jaillissent, tourbillonnent, s'effilent, éphémères, onduleuses, énervantes, s'évanouissent aussitôt, comme la suprême flambée de ces bûchers de joie qu'on allume de place en place sur les collines, le soir de la Saint-Jean.

C'est, ensuite, comme un admirable coquillage qui s'entr'ouvre, qui miroite dans les métamorphoses de l'eau, qu'irisent des lueurs d'arc-en-ciel et de clair de lune.

Et tout se fond en images vagues, informes, spectrales, en figures de grimoire magique, en une buée de neige où tournent des couronnes de lumière, zigzaguent des éclairs d'orage, s'émiettent des avalanches d'or et de pierreries, comme dans le bouquet final d'un feu d'artifice.

A nouveau, reparait la Semeuse d'Illusions.

Elle glisse en des apothéoses changeantes de crépuscule, volète, scintille avec de grands battements d'ailes.

Est-ce un oiseau ?

Est-ce un papillon d'aurore ?

Elle plane au-dessus des corolles, elle les effleure, souple, tentatrice, de ses lèvres, elle se grise de leur suc et de leurs parfums, elle a l'air de ne plus avoir la force de reprendre son essor, elle pâme de volupté au milieu des roses qui s'érigent vers son baiser, qui frissonnent sous son souffle ardent.

Et cela vous sature d'irréel comme l'éther et l'opium, poisons consolateurs et divins, vous emporte hors de la vie, vous donne le vertige ainsi que lorsque l'on contemple trop longtemps les transparences infinies de la mer pacifique ou certains yeux de blondes, hantés de souvenirs.

Enfin, ineffable et miraculeuse vision, Mademoiselle Valentine Petit se mue en calice de fleurs, s'épanouit lentement, doucement, pétale par pétale.

D'aucuns allégueront que c'est là du « déjà vu », que l'admirable Loïe Fuller nous initia à de pareils spectacles, mais oublions-la devant cette petite tête d'idole toute irradiée de gemmes précieux, et abandonnons-nous au charme subtil qui émane de ces danses idéales et de la danseuse.



Cliché Boyer — [illegible] (Mlle [illegible]) — [illegible] (Mlle A. Costa) — [illegible] RUSSE (Mlle Clementelli) — GRECQUE (Mlle Mochino) — ARLEQUIN (Mlle M. Bruzeau) — TERPSICHORE (Mlle Dupré) — LES MUSES

TERPSICHORE. — Apothéose

DANSES LUMINEUSES

VISIONS NOCTURNES. — LE PAPILLON

Mlle VALENTINE PETIT

Typogravure Goupil, Paris.

Cliché Boyer — Mlles LEROYER, BERNARD, MARTINETTI, SCHMIDT, VALY, A. COSTA, PAOLA — Décor de MM. Orazi et Moisson.

L'ÉTÉ BRETON

L'HEURE DU BERGER

Passons maintenant à *l'Heure du Berger*.

Mademoiselle Aïda Boni l'éclaire et l'anime de sa délicate joliesse.

Elle a le charme indéfinissable de ces Milanaises qui servirent de modèles à Bernardo Luini quand il peignait à la fresque les murs tristes de Saint-Ambroise et du monastère majeur.

Les anges de péché aux longs cous fuselés, aux visages amincis, transparents tels que des calices de cristal où l'on versa du vin nouveau, la reconnaîtraient pour leur sœur d'exil. Et, avec sa taille flexible, ses cheveux châtains relevés en mèches indociles sur un front de caprice, ses yeux songeurs, nostalgiques, doux comme du velours, sa bouche fraîche, savoureuse qui rit à la vie, la grâce seigneuriale de ses attitudes et de ses gestes, elle vous impose aussi le souvenir des pèlerines aventureuses qui, pas à pas, musent et rêvent à chaque détour du chemin, processionnent en désordre vers la nef aux voiles roses, s'apprêtent, alanguies et troublées, à aborder aux chimériques rivages de Cythère.

Un poète la comparerait à quelque jet d'eau qui jaillit d'une vasque de marbre, léger, irradié d'aurore. Et l'on eut en vain cherché par la Ville et par les villes, une qui fut mieux à l'image de cette Heure du Berger, attirante entre toutes les heures, l'heure ineffable dont l'appel se prolonge en échos éperdus au plus secret de notre être, l'heure de griserie dont chaque seconde est un délice, l'heure où plus rien n'existe que les baisers, où les soucis, les grands et les petits chagrins s'évanouissent, se dispersent en fumée.

Cliché Waléry.

M. G.-A. DE CAILLAVET

ARGUMENTISTE DE « L'HEURE DU BERGER »



Cliché Otto.

M. ROBERT DE FLERS

ARGUMENTISTE DE « L'HEURE DU BERGER »



Cliché Boyer. LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (M. Zenisek) — SATURNE (M Ferrenbach) — LE VINGTIÈME SIÈCLE (Mlle Marthe Bruzeau) — VÉNUS (Mlle Mercedès) — L'AMOUR (Mlle Amelia Costa) — *Décor de MM. Orazi et Moisson.*

L'HEURE DU BERGER. — 1er TABLEAU : LE NUAGE DE SATURNE



Mlle AÏDA BONI
4e TABLEAU. — *L'Été Breton*

L'argument du prologue est quelque peu subtil et comme emprunté aux mille et trois revues de fin d'année.

Saturne, le dieu du Temps que d'autres nomment Kronos et représentent avec une faux ébréchée, un maigre corps de vieux vagabond et une barbe qui ruisselle en avalanche jusque sur ses genoux anguleux, vient de verrouiller son armoire secrète et parcourt anxieusement un journal. Au fond de la scène, l'aiguille de l'horloge séculaire va bientôt s'arrêter sur le chiffre XX.

Devenu cacochyme, le Dix-neuvième Siècle s'avance cahin-caha pour prendre congé et implorer sa grâce, mais inflexible, brutal, Saturne lui fend l'oreille d'un coup de ciseaux, le pousse du pied comme une loque aux gouffres d'oubli.

Et des Limbes où il sommeillait si paisiblement, surgit le Vingtième Siècle, Mademoiselle Marthe Bruzeau, rayonnante de jeunesse, charmante dans son costume de Chérubin. Saturne lui tend les bras, mais l'adolescente le repousse et se désespère. Son berceau est rose et la vie, hélas ! ne l'est guère. Pourquoi l'avoir éveillée, la contraindre à des luttes incertaines, à des déceptions douloureuses ? Et ne sachant comment l'apprivoiser, le vieillard appelle à son secours la consolatrice et la tourmenteuse des humains, Vénus.

La déesse accourt, et papillon qui semble ne savoir où se poser, les ailes palpitantes, Eros, Mademoiselle Amelia Costa, frêle et mignarde statuette d'étagère, la suit.

Les beaux enfants se sourient, se rapprochent l'un de l'autre, jouent. Le Vingtième Siècle frôle le carquois de l'Amour, se pique imprudemment à l'une des flèches.

Et le voilà métamorphosé et le sang en fusion. Il veut connaître la vie, tout goûter, tout voir, tout savoir.

Saturne cède à ses prières éperdues, assemble autour de lui les Heures, celles du jour qui scintillent et resplendissent en de longs voiles de gaze dorée, celles de la nuit, bleuâtres, vaporeuses et dont les doigts effeuillent le pavot du sommeil.

Elles s'offrent tour à tour au Vingtième Siècle, l'enguirlandent de leurs bras, resserrent leurs rondes comme un filet. Et il s'en dégage, moqueur, dédaigneux.

Eros lui révèle alors que le faucheur morose cache, derrière les lourds vantaux de l'armoire mystérieuse, la plus désirable de ses sujettes, l'Heure du Berger. Et ils forcent la serrure, délivrent la belle captive.



Cliché Boyer.
Mlle AÏDA BONI
3e TABLEAU. — *L'Automne Provençal*



Cliché Boyer.

Typogravure Goupil, Paris.

PALAIS DE LA DANSE

TERPSICHORE

Mlle Yvonne Dethul



Cliché Bert.

LE VINGTIÈME SIÈCLE (Mlle M. Bruzeau) — L'AMOUR (Mlle A. Costa) — L'HEURE DU BERGER (Mlle Aïda Boni) — L'HIVER (Mlle Mercedes) — FLOCON DE NEIGE (Mlle Elaerts)

Décor de MM. Orazi & Moisson.

L'HEURE DU BERGER. — L'HIVER EN FLANDRE

Ah! cette apparition soudaine de Mademoiselle Aïda Boni poudrée à frimas et si exquise, si juvénile dans son costume de bergère qui revient de quelque Trianon, ces fossettes qui se creusent au coin des joues, ces regards étonnés et prometteurs, cette moue ingénue qui s'achève en sourire, ces belles révérences comme pour mettre son cœur aux pieds d'un petit Prince Charmant! Et la gavotte lente aux minauderies adorables, aux airs penchés, où les mains éploient et soulèvent à peine les paniers à ramages, la danse qui évoque l'Autrefois où l'on aurait voulu aimer et être aimé, qui vous mélancolise et vous enchante le cœur!

Le Vingtième Siècle a reçu le coup de foudre. Il déclare sa flamme. Les amoureux s'enlacent, tentent de s'enfuir. Mais l'odieux Saturne les sépare, les menace, livre à l'Hiver la pauvre petite bergerette dépitée et navrée.

Et des carillons de kermesse se répondent de clocher en clocher dans un ciel ouaté de brouillard, mettent en joie la vieille cité flamande qui sommeillait placide comme une aïeule auprès d'un poêle de faïence.

Les enfants battent la semelle, courent, culbutent sous les arbres qui ont déjà leur étincelante parure de givre.

L'Heure du Berger survient toute transie, toute apâlie. Elle grelotte dans sa robe courte. Elle a des yeux tristes, suppliants, de rouge-gorge au rebord d'une fenêtre, tandis que la bise souffle et que la terre est glacée. Et l'Hiver qui la guide prend pitié de sa détresse, l'aide à s'envelopper dans une chaude mante d'hermine où l'on s'imaginerait qu'elle arrive du bal. Saturne a pris la figure d'un marchand de marrons, s'embusque dans un coin derrière son fourneau, surveille l'inguérissable amoureuse.



Cliché Boyer. SATURNE (M. Ferrenbach) *L'HEURE DU BERGER. — L'Été Breton* *Décor de MM. Orazi & Moisson.*

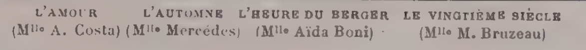
En tumulte, bras dessus, bras dessous, faisant claquer sur le pavé sonore leurs talons ferrés, les beaux jeunes gens de la ville poursuivent, courtisent les jeunes filles endimanchées, toutes blondes dans leur bonnet orfévré. Les couples s'apparient. La promenade commence flâneuse, heureuse, avec des bruits de rires et de baisers sous les grands parapluies rouges. Et la neige recommence à tomber, crible les toits et les pavés comme de blancs confettis.

L'Heure du Berger se désole d'être loin de son ami, contemple avec des regards d'envie ces amants qui se blottissent, qui se serrent, extasiés, l'un contre l'autre, qui se chuchotent des tendresses.

Les Flocons ont envahi la place.

Ils tourbillonnent, ils forment entre eux de fugaces arabesques. Ils cachent dans l'envolée de leurs écharpes le Vingtième Siècle et l'Amour. Ils entraînent l'Heure du Berger.

Et Saturne se jette sur eux comme une araignée avide sur d'étourdis moucherons, secoue pour des malédictions implacables ses longs bras décharnés, fait un tel vacarme que les citadins se mêlent de l'affaire, prennent le parti des amoureux, le renvoient de droite et de gauche ainsi qu'un volant de raquette, l'assomment et l'ahurissent à coups de boules de neige.



Cliché Boyer

Décor de MM. Orazi et M[illegible]on.

L'AMOUR (Mlle A. Costa) — L'AUTOMNE (Mlle Mercédès) — L'HEURE DU BERGER (Mlle Aïda Boni) — LE VINGTIÈME SIÈCLE (Mlle M. Bruzeau)

L'HEURE DU BERGER. — L'AUTOMNE PROVENÇAL

Tambourinades, flûteries aiguës de fifres, dans la douceur et la splendeur d'un soir de vendange où le soleil semble ne pouvoir rendre l'âme, prolonge son adieu triomphal, se retient, se déchire aux ronces des haies, aux pampres des vignes, aux branches des oliviers.

Et sur les coteaux modérés qui se mirent dans le Rhône, sur les routes qui enrubannent la plaine immense, sur les vignes que de grands cyprès jalonnent de quenouilles sombres, déborde, bouillonne, s'épand, se fige en flaques de pourpre, comme un vin généreux qui coulerait à flots par les fissures de quelque invisible pressoir, la divine lumière des crépuscules de Septembre.

C'est à l'Automne que Saturne a, cette fois, confié l'Heure du Berger.

A demi nue dans une peau tachetée de panthère, les cheveux ensoleillés et égayés d'une couronne de feuilles violettes et de grappes vermeilles, les bras et les chevilles bagués de serpents d'or et d'émeraude, svelte, désirable, le visage enfiévré d'on ne sait quelle ivresse, elle est couchée sur la cuve emplie jusqu'aux bords de raisins et de raisins.

Et l'on dirait d'une bacchante qui a fui le cortège de Dionysos, les foules bruyantes et effrénées qui hurlent des hymnes de démence, la cohue que domine sur son âne aux longues oreilles le rubicond et bedonnant Silène et, sur son char éblouissant, gemmé de pierreries, traîné par des tigres, le dieu impudique et beau comme une femme.

Elle se jette au milieu des vendangeurs, écrase contre sa bouche les grains juteux, tord entre ses doigts les grappes comme pour en exprimer jusqu'à la dernière goutte et il semble



Cliché Boyer.

LE VINGTIÈME SIÈCLE (Mlle M. Bruzeau) — L'HEURE DU BERGER (Mlle Aïda Boni) — L'AMOUR (Mlle A. Costa)

L'HEURE DU BERGER. — L'Été Breton

qu'elle s'imagine alors presser un cœur sanglant et passionné. Ses longs cils ont des battements d'ailes, ses narines et sa bouche s'élargissent et frémissent. Ses prunelles se voilent d'une chaude buée. Elle s'étire, voluptueuse, meurtrie. Elle vacille sur les pointes de ses petits pieds et tombe, comme un arbre qui aurait reçu le dernier coup de cognée, contre la poitrine haletante du Vingtième Siècle qui s'est mêlé, furtif, ému, aux paysans.

Et la hotte aux épaules, les Arlésiennes virent et voltent. Des refrains d'enfance, la claire chanson du pont d'Avignon où tout le monde passe et danse en rond, traversent la musique comme un vol d'oiseaux familiers.

L'Amour se croit le plus fort et le plus rusé, sautille et se moque des fâcheux.

Gare dessous !

Le vieillard n'a pas abdiqué, rôdait dans l'ombre des cuves et les vendangeurs le tirent comme une charrette embourbée, le poussent exaspéré, dans les remous de la farandole.

L'Été est devenu le geôlier de l'Heure du Berger.

Là-bas se déroulent des landes d'ajoncs, des vergers de pommiers. L'air exhale une odeur de miel et de vanille. Les vieilles pierres druidiques semblent une procession de fantômes qui attend quelque sonnerie annonciatrice pour s'ébranler. Au détour du chemin, se dresse un calvaire effrité dont les marches usées et foulées par les longs agenouillements luisent comme de la nacre.



Cliché Boyer

L'AMOUR (Mlle A. Costa) — L'HEURE DU BERGER (Mlle Aïda Boni) — SATURNE (M. Ferrenbach) — L'AUTOMNE (Mlle Mercédès) — LE VINGTIÈME SIÈCLE (Mlle M. Bruzeau)

L'HEURE DU BERGER. — L'AUTOMNE PROVENÇAL

Les gars et leurs promises en cotes brodées et en braies flottantes du pays de Léon apportent au bon Dieu, selon l'antique usage, les prémisses de la moisson. Le chevet de la Croix en est tout fleuri, a l'apparence d'un reposoir.

Et les binious aux tons nasillards et chevrotants dérouillent les jambes, donnent le signal de la danse. Les bâtons de frêne et les sabots s'entre-choquent. Les mains cherchent les mains. Les bras se croisent à la taille. Les lèvres mendient le baiser et le refusent, farouches.

Cependant, voici venir encore la Séductrice.

Elle est plus jolie que jamais avec sa tête mutine où semble s'être posé un grand papillon aux ailes tremblantes, sa jupe de futaine avivée de broderies rythmiques et sa veste courte où brillent des boutons de cuivre. Elle mime comme en l'espoir que l'Adoré la regarde et convoite tout le bonheur que peuvent donner des lèvres tendres. Elle volète comme une flamme magique. Elle révèle le meilleur de la vie, le mystère des voluptés.

Et les gars ensorcelés, enfiévrés, délaissent, repoussent leurs fiancées qui pleurent silencieusement.

Ils s'approchent, ils la frôlent, ils l'épient avec des yeux fixes, avides de rapace qui plane sur un colombier où des tourterelles se becquètent. Ils l'environnent et l'on sent qu'à ses pieds, tout à l'heure, des corps eussent roulé, pantelants, meurtris, si l'Amour et le Vingtième Siècle n'accouraient la délivrer.

Et nous sommes transportés à Montmartre, au pied du Moulin de la Galette, dans les thyrses des lilas. De petits gardes à peine municipaux que commande avec une délicieuse espièglerie et un entrain endiablé Mademoiselle Paola, font leur ronde obligatoire, car Pierrots et Pierrette sont accoutumé d'y chercher sans la moindre pudeur des alcôves à ciel ouvert.

Dérisoires précautions.

La bande effrontée reparaît aussitôt, les nargue de grimaces et de gestes irrespectueux, lève les jambes vers les lanternes comme si la force publique n'était pas remisée à deux pas du bal.

Saturne très parisien, transformé en vieux marcheur, les salue d'un coup de chapeau. Il ne veut plus s'en remettre aux autres pour surveiller sans trêve l'impénitente amoureuse et la charrie à son bras.

Mais, comme le leur a suggéré Eros, les Pierrettes ont levé leur nez retroussé à la vue de ce monsieur décoré et décoratif. Elles le harcèlent et le tentent.

D'abord rébarbatif et méfiant, il s'émoustille, se laisse faire à tel point que les Gardes croient de leur devoir d'intervenir.

Il se débat, s'échappe et tout à coup s'arrête épouvanté, stupéfié, en apercevant le Vingtième Siècle et l'Heure du Berger qui s'abandonnent au plus doux émoi. Il lève sa canne, mais l'Amour se dresse en face de lui, travesti en mitronnet, et le transperce de sa broche comme un simple chapon.

Moralité : *l'Amour tue le Temps !*

RENÉ MAIZEROY.



Cliché Boyer.

L'HEURE DU BERGER (Mlle Aïda Boni) — LE VINGTIÈME SIÈCLE (Mlle M. Bruzeau) — L'AMOUR (Mlle A. Costa) — SATURNE (M. Ferrenbach) — GARDE MUNICIPAL (Mlle Paola)

L'HEURE DU BERGER. — Le Printemps à Paris



Cliché Langfier (Glasgow)

LA DANSE DU LYS

Le Théâtre de la Loïe Fuller

Cette année aura été un véritable triomphe pour Loïe Fuller et lui aura donné l'occasion de s'affirmer plus brillamment que jamais comme artiste du mouvement et de la couleur.

La petite maison qu'elle s'est fait construire dans la rue de Paris, et qui chaque soir est comble, a ceci de particulier qu'elle aura également montré Loïe sous un jour nouveau (encore une couleur à ajouter à sa palette!) comme organisatrice et directrice d'un théâtre d'art.

Ah! cette maison de la rue de Paris, comme ç'a été curieux à voir construire. D'abord, cela a commencé au moment où l'on s'y attendait le moins. Les terrassiers sont arrivés à la veille de l'ouverture de l'Exposition. Les charpentiers sont venus après l'ouverture; les maçons se sont amenés quand tout était ouvert. Tout le monde disait : « C'est de la folie! Elle sera prête pour le mois de novembre, en se dépêchant. »

On ne connaissait pas l'énergie et l'entrain de la Loïe. C'est ce qu'on appelle *a very pushing woman*. La construction qui devait durer six mois, au dire des gens experts, a duré six semaines. Pendant ce temps, miss Fuller a été architecte, peintre, décorateur, machiniste, électricien, *manager* et le reste.

Rien n'était amusant et charmant comme de la voir sur le chantier, accourant pour surveiller les travaux ou réparer les cataclysmes, habillée à la diable dans sa robe prune, coiffée en chien fou; à cette minute, elle était demi-morte de fatigue; à cette autre, elle revenait soudain à la vie et accueillait ses amis sur ces constructions, ou sur ces ruines, on ne savait pas au juste, avec la gracieuseté vive et câline qu'elle sait mettre dans le moindre geste et la moindre parole de son drôle de baragouin; puis, tout d'un coup, elle nous quittait, laissait ses ouvriers en plan et son architecte effaré. Elle avait disparu. Elle était partie pour acheter une étoffe dans quelque lointain magasin de nouveautés, ou pour aller se battre contre un féroce préfet de police, ou pour aller séduire je ne sais quels fonctionnaires têtus.

Elle mettait deux ou trois secrétaires sur les dents, écrivait encore plus de lettres que son secrétaire. Tout en faisant ce métier-là, ou plutôt ces cent métiers, elle trouva le moyen pendant longtemps de danser le soir à l'Olympia et souvent aussi, je crois, en matinée. C'était à croire que c'était son fantôme qui dansait et que c'était sa vraie personne qui allait se démener à l'Exposition, sous des pluies torrentielles, parmi les charpentiers, les charretiers et les tapissiers.

Il est vrai que l'on a rarement vu une personne aussi parfaitement double que miss Loïe, et double d'autant de façons différentes. A la ville elle est petite, à la scène elle est grande. A la ville elle est châtaine, à la scène elle est blonde — il est vrai que ceci n'est pas bien étonnant, ou plutôt ne le serait pas, si elle n'était *vraiment* châtaine chez elle et *vraiment* blonde sur son théâtre. Elle a une drôle de petite frimousse étonnée et cordiale, avec un lorgnon qui vient de temps en temps se planter

tout seul sur son nez en trompette, et, comme dans les contes de fées, je crois que ce lorgnon est un enchanteur tenu en esclavage par la despotique Loïe. De fait, il l'aide à voir vite et clair, à



Cliché Taber. LA DANSE DU LYS

juger les choses et les gens avec une promptitude et une pureté de goût tout à fait rares.

Puis, à la scène, le lorgnon n'a plus rien à faire. La petite dame potelée, remuante, gaie, drôlement et naïvement fagotée, devient la merveilleuse créature de rêve que vous connaissez, dansant éperdument dans l'idéal, tournoyant parmi ses voiles diaprés qui modulent dix mille fois par minute. Enfin, dans sa loge, épuisée de fatigue — mais imaginez de l'acier fatigué — elle redevient pendant les entr'actes la directrice active, intrépide, qui va dénicher au Japon d'admirables artistes comme Madame Sadda Yacco et Kawa Kami, et qui crée un théâtre complet, nouveau, machiné, sur le modèle de sa personne même.

Ceci est une des causes du plein succès de Loïe à l'Exposition; sans doute, elle nous avait apporté du nouveau, qui était miraculeusement demeuré du nouveau pendant plusieurs années, ce qui ne s'est presque jamais vu en matière de spectacles. Mais les tableaux rares qu'elle avait créés étaient toujours accrochés dans des cadres d'emprunt, au milieu de passages. Cette fois-ci, elle a inventé son cadre à elle, qui, pour ainsi dire, fait corps avec elle, palpite avec elle, l'enveloppe comme une de ses draperies.

Ce théâtre a été conçu par elle et réalisé par des artistes enthousiastes d'elle comme Pierre Roche, Théodore Rivière, Barbin, Carabin, etc., mais qui tous ont mis leur talent à s'inspirer d'elle et des impressions inédites qu'elle leur avait naguère procurées. Extérieurement, son théâtre est une draperie; intérieurement, un kaléidoscope; expliquez comme vous voudrez cette définition qui paraît incohérente. Il faut que le principe de son art soit complet, puisque des plis de sa robe on a pu tirer une architecture.

Dans la salle, non pas noire, mais obscure, pour centupler la caresse ou la vivacité des couleurs, on trouve d'abord un musée, un tout petit musée où tout un poème préliminaire de statuettes, statues, pastels, peintures, célèbre la frêle et souple danseuse aux grandes ailes. Parfois les très grands peintres et sculpteurs inspirent les acteurs, mais les acteurs de génie, de leur côté, font surgir des écoles d'art nouvelles.

Et maintenant la voici dansant, lumineuse dans son théâtre sombre. Ou plutôt, l'obscurité est encore profonde qu'on la devine déjà faisant son entrée sur la scène. Elle commence par des choses inspirées du papillon de nuit, avec ses mouchetures blanches sur un fond ténébreux; puis, ce sont les grandes caresses du lilas tendre, du blanc de lys, du vert de jeunes feuilles. Les harmonies fraîches et transparentes alternent avec les accords tragiques, violents et stridents. Parfois (cela fut, à mon sens, un des traits les plus nouveaux et les plus saisissants de ses récentes danses), au rouge et au vert sombre viennent se mêler de grandes coulées noires qui semblent de la pluie d'ombre furieusement jalouse de la lumière. C'est après cela la danse du feu, cette



Cliché Taber. LA DANSE DU LYS

danse que nous avons tous vue, et dont nous ne pouvons nous lasser, où Loïe apparaît si dramatique, et qui nous fait entrevoir des qualités encore inconnues de mime et de grande artiste de l'effroi. Elle jongle avec des flammes, heureuse et terrifiée; l'incendie atteint son maximum de flamboiement, et tout s'éteint brusquement. Loïe semble devenir un petit tas de cendres, aussitôt disparues — petit tas de cendres d'où renaîtra le phénix!

ARSÈNE ALEXANDRE.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



MAISONS RECOMMANDÉES

APPAREILS HERNIAIRES ET ORTHOPÉDIQUES DRAPIER ET FILS, 41, r. de Rivoli. Cat. fro

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12, RUE PERNELLE, PARIS.

BILLARDS. BATAILLE, 8, boul. Bonne-Nouvelle, PARIS

CHAMPAGNE LEMAITRE J. MAR'HAND 368, r. St Honoré

ERNEST DIAMANT du CAP, 24, Bd des Italiens, IMITATION PARFAITE. — PRIX BON MARCHÉ.

GÉRARD (Léon). 18, rue Drouot. TABLEAUX MODERNES

POUR **MAIGRIR** ELIXIR DU Dr STENDHALLE, 6f LE FLACON. Pharm. LEMAIRE, 14, Rue de Grammont, Paris.

St-Galmier-Badoit La Plus LÉGÈRE à l'ESTOMAC. Décretée d'intérêt Public.

STORES. — MESNARD Jne, 154, Boul. St.-Germain

THÉS Cie Anglaise, 23, place Vendôme. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.



LE SUCCÈS DU JOUR



Dans le monde industriel parisien, c'est-à-dire sur le boulevard, le succès le plus considérable obtenu depuis l'Exposition peut être attribué, sans conteste, à **High-Life Tailor**, 112, Rue Richelieu, *au coin du Boulevard Montmartre*. Le créateur du magnifique costume sur mesure à soixante-neuf francs cinquante a désormais vaincu tous ses rivaux. Il a eu pour objectif l'économie publique, mais s'il en a rempli tous les desiderata, il n'en est pas moins resté le tailleur artistique par excellence.

CHEMIN DE FER DU NORD

AOUT 1900

PARIS-NORD à LONDRES

Via Calais ou Boulogne

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Tous les trains comportent des 2e classes

En outre, les trains de l'après-midi et de Malle de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 3 h. 30 soir et 9 h. soir, et de Londres pour Paris-Nord à 2 h. 45 soir et 9 h. soir prennent les voyageurs munis de billets directs de 3e classe.

PARIS-NORD A LONDRES

	1re 2e cl	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e 3e	1re 2e WR	1re 2e 3e
PARIS-NORD. dép.	★ W.R. 9 30 m. via Calais	(★) 10 30 m. via Boulogne	(★) 11 50m. via Calais	3 30 s. via Boulogne	Vendredis & Samedis 3 45 s. via Boulogne	9 » s. via Calais
LONDRES . . arr.	4 50 s.	5 50 s.	7 30 s.	11 10 s.	11 10 s.	5 30 m.

LONDRES A PARIS-NORD

	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e 3e cl.	1re 2e 3e cl
LONDRES . . dép.	(★) (WR) 9 » m. via Calais	(★) 10 » m. via Boulogne	(★) 11 » m. via Calais	(W.R.a) 2 45 s. via Boulogne	9 » s. via Calais
PARIS-NORD. arr.	4 55 s.	5 50 s.	7 » s.	11 10 m.	5 50 m.

(★) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.

(W.R.) Wagon-Restaurant. — (W.Ra) Wagon-Restaurant les vendredis et samedis. Les voyageurs de 1re classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2e classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2e en 3e classe.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE

(Via Calais)

La gare de PARIS-NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, les Indes, l'Egypte, etc., etc.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

De PARIS à BERNE, à INTERLAKEN et à ZERMATT

		1re cl.	2e cl.	3e cl.
De PARIS à	BERNE	101 fr.	75 fr.	50 fr.
	INTERLAKEN.	113 fr.	83 fr.	56 fr.
	ZERMATT . . .	140 fr.	108 fr.	71 fr.

Validité : 60 JOURS — ARRÊTS FACULTATIFS. — Ces billets sont délivrés : de Paris à Berne et à Interlaken, du 15 Avril au 15 Octobre; ceux pour Zermatt, du 15 Mai au 30 Septembre.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

1° De PARIS à ÉVIAN-LES-BAINS et à GENÈVE

Valables 40 jours.

		1re cl.	2e cl.	3e cl.
De PARIS à	ÉVIAN . . .	112 fr. 40	80 fr. 90	52 fr. 75
	GENEVE . .	105 fr.	75 fr. 60	49 fr. 30

Ces billets sont délivrés : Paris-Évian, du 1er Juin au 30 Septembre; Paris-Genève, du 15 Mai au 30 Septembre.

2° De PARIS à CHAMONIX (Mont-Blanc)

1re classe 127 fr. 05 ; 2e classe, 95 fr. 40 ; 3e classe, 67 fr. 05
Valadité : 15 jours ; faculté de prolongation.

BILLETS DIRECTS

De PARIS à ROYAT et à VICHY

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre à Royat est la voie de Nevers-Clermont-Ferrand.

		1re cl.	2e cl.	3e cl.
De PARIS à	ROYAT . .	47 fr. 80	32 fr. 30	21 fr. 10
	VICHY. . .	41 fr.	27 fr. 70	18 fr. 10

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Prolongation de la Validité des Billets d'aller et retour ordinaires

A partir du 1er Juin, et pendant la durée de l'Exposition, la validité des billets d'aller et retour ordinaires pour Paris sera ainsi fixée :

4	jours pour les	distances	de 100 à 200	kilomètres
6	—	—	201 à 300	—
8	—	—	301 à 400	—
10	—	—	401 à 500	—
12	—	—	501 à 700	—
14	—	—	701 à 900	—
16	—	—	au delà de 900	—

Faculté de prolongation de moitié à deux reprises moyennant un supplément de 10 °/o chaque fois.

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf — PARIS

Vêtements, Chaussures et Accessoires de

CHASSE

Envoi Franco sur demande d'Échantillons et du Catalogue spécial.

ÉLÉGANCE — ÉCONOMIE — SOLIDITÉ

Monsieur PAUL SORMANI prie

Madame et Monsieur ____________________

de lui faire l'honneur de visiter ses nouveaux

Magasins, 10, Rue Charlot, à Paris.

Sacs et Trousses de Voyage

Meubles et Bronzes de Style

LE VILLAGE SUISSE



Ce n'est point sortir des questions théâtrales que de parler du Village Suisse de l'Exposition. N'est-il point, à lui seul, un vrai musée, un spectacle charmant et une réunion de décors comme on n'en voit pas dans la plus miroitante féerie?

Quand MM. Ch. Henneberg et J. Allemand émirent ce projet de créer à Paris une Suisse en miniature avec ses forêts, ses montagnes, ses pâturages, ses troupeaux, ses maisons, ses mœurs et ses habitants, on crut à une plaisanterie. Ou bien on pensa qu'on allait installer, comme cela s'était fait jusqu'alors, un panorama avec une sorte de musée. On fut donc un peu étonné de l'importance considérable que prirent tout de suite les travaux, ce fut une véritable stupéfaction, mêlée d'étonnement, quand, de l'inextricable enchevêtrement des bois et des échafaudages, on vit sortir une montagne colossale, avec ses pics, ses gorges, ses sentiers, ses chalets suspendus sur l'abîme, sa cascade surtout, une cascade gigantesque, faisant dégringoler de rocher en rocher, du haut de la montagne, une masse d'eau transparente et limpide, qui, après avoir fait tourner la roue d'un moulin, va se perdre dans le ruisseau bordé d'aunes, d'oseraies et de plantes alpestres...

Et, peu à peu, le village se peupla. On vit s'élever les vieilles maisons de Thun, de Morat, de Wendenberg, avec leurs balcons et leurs arcades, le gothique hôtel de ville de Zug, le rendez-vous de chasse des comtes de Romont à Rueyres, la maison d'Effretiken, celle des Grisons, celle de Shaffhouse avec ses tourelles, l'auberge historique de Bourg-Saint-Pierre où Napoléon Ier déjeuna avant d'entreprendre, avec l'armée d'Italie, le passage du Mont Saint-Bernard, le chalet d'Edgelberg, la maison de Genève où naquit J.-J. Rousseau, celle de Mümpf, où naquit Rachel la tragédienne...

Et au milieu du village, la vieille et curieuse église de Würzbrunnen, avec son porche tavillonné et son clocher dont le carillon sonne joyeusement, la fontaine de Guillaume Tell avec son abreuvoir, les tilleuls sous lesquels le soir, une fois les troupeaux rentrés, aime à s'ébattre la population villageoise.

Elle aussi arriva bientôt, quand le village fut prêt et clos, par les tours de Berne et d'Estavayer. Elle s'installa comme dans une terre promise, cette population de belles filles et de beaux gars, respirant la force et la santé. Chacun prit possession de



son domaine, les boutiques d'orfèvrerie, de cuivre, d'horlogerie, de broderie, d'ouvrages en paille, furent peuplées d'employées et d'employés; les servantes, pimpantes et gaies, se postèrent sur la porte des chalets et des auberges rustiques; les paysannes et les bergères se mirent à parquer dans les étables, les troupeaux de vaches et de chèvres au lait si pur, comme on en chercherait vainement ailleurs à Paris... Enfin les musiciens et les pâtres firent retentir les échos des montagnes, des joyeux accents de



leurs tyroliennes unies aux sons du cor, tandis que sur le lac des Quatre-Cantons, les volées de canards donnaient la réplique aux mugissements des taureaux et des génisses, épars dans les prairies.

Car, on peut le dire, au Village Suisse on est vraiment en pleine campagne alpestre, à plusieurs centaines de lieues de Paris... On s'en aperçoit rien qu'en respirant cet air purifié par la flore alpestre, les sapins, les mélèzes, les cyclamens qui poussent entre les rochers... On renaît dans cette fraîcheur délicieuse, entretenue par l'ombre des grands arbres, et l'eau qui coule de tous côtés, aux fontaines, aux ruisseaux, au lac, à la cascade... On sent vraiment la campagne, la vraie campagne, celle qui réconforte et remet le corps et l'esprit...

Ne pas croire pour cela qu'on ne trouve pas de distractions au Village Suisse. Au contraire, les distractions y abondent... d'abord, comme nous l'avons dit, les chanteurs, le carillon de l'église rustique, le panorama des Alpes Bernoises qu'il ne faut pas oublier d'aller visiter et dont l'entrée est à côté de la cascade, l'orchestre du hall laitier, les concerts dans les auberges...

Un tir à l'arbalète attire chaque jour de nombreux amateurs qui viennent disputer des prix, des médailles et des diplômes... Enfin, des fêtes brillantes, avec illuminations, retraites aux flambeaux, embrasement des montagnes, etc., ont lieu tous les dimanches, jours de fête, etc.

Sans compter les attractions passagères, comme les luttes libres de champions suisses qui, en ce moment, par leur originalité et leur nouveauté, font le bonheur de tous les amateurs de sport...

Allez au Village Suisse le matin, pour y respirer le bon air et déguster le lait pur qui vous désaltérera et vous donnera la santé; allez-y l'après-midi pour y trouver la fraîcheur bienfaisante et oublier la poussière de l'Exposition. Allez-y dîner et passer la soirée pour jouir du magique spectacle de ses fêtes de nuit.



Grâce à sa passerelle qui enjambe l'avenue de Suffren, le Village Suisse fait partie de l'Exposition dont il est la plus charmante et la plus délicieuse attraction.